

**Le Vif/L'Express**Date: **05-08-2021**
Page: **86-87**
Periodicity: **Weekly**
Journalist: **Estelle Spoto**Circulation: **61665**
Audience: **350122**
Size: **826 cm²**

Le Zomer van Antwerpen et le Royal Festival de Spa accueillent *TINA*, le nouveau spectacle pluridisciplinaire de Patrick Masset. Où le jazz rencontre l'acrobatie circassienne dans des ascensions collectives.

Par Estelle Spoto

Main dans la main

La Covid a interrompu la tournée internationale, en cours depuis 2018, de *Strach – a fear song*, sa création précédente saluée par le Prix Maeterlinck du meilleur spectacle de cirque. Patrick Masset estime à 140 le nombre de dates annulées. « On tournerait encore maintenant », soupire-t-il. Six mois après les premières mesures de confinement, le metteur en scène fondateur (en 1994) du Théâtre d'Un Jour a décidé de passer à autre chose, et d'écrire un nouveau spectacle, *TINA*, qui, après quelques représentations devant un public ultraréduit, voit enfin le jour « en grand », à Anvers et Spa, avant d'ouvrir la saison de l'Atelier Théâtre Jean Vilar (1).

TINA. L'acronyme est célèbre, qui synthétise le slogan politique attribué à Margaret Thatcher, Première ministre du Royaume-Uni de 1979 à 1990 : « There is no alternative », « Il n'y a pas d'alternative », sous-entendu au capitalisme et à la mondialisation. Patrick Masset, lui, retourne la formule : « Il n'y a pas d'alternative : il faut absolument quitter le capitalisme, tout ce système dont la Covid a montré les failles. » Et de citer aussi Kafka qui, dans son journal, qualifiait d'« assassins » ceux qui répètent

inlassablement la même chose, sans oser sortir des rails.

CHEMINS FORESTIERS

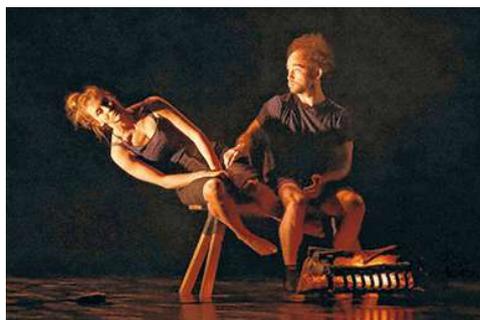
Sortir des rails, Patrick Masset connaît. Son parcours est parsemé de virages en épingle. Né en Colombie-Britannique (Canada) de parents belges, il revient au Plat Pays après un détour par la Suisse et poursuit des études en philosophie. « A 18 ans, j'étais naïf et je rêvais d'avoir des réponses aux questions existentielles », confie-t-il. Pour faire plaisir à sa mère, il passe aussi l'agrégation. Sa leçon publique de fin de formation, autour des rapprochements à faire entre Heidegger et Picasso, se solde par une standing ovation des élèves. Mais un des professeurs, membre du jury, blanc de colère face aux méthodes hors norme du futur agrégé, lui fait promettre de

« Il n'y a pas d'alternative : il faut absolument quitter le capitalisme, tout ce système dont la Covid a montré les failles. »

ne jamais enseigner la philosophie. « De toute façon, en dernière année d'études, j'avais appris que Hannah Arendt avait déclaré qu'à l'exception de Kant, il n'y avait pas un philosophe qui n'aurait pas participé à une dictature. J'ai été brisé par cette découverte », se rappelle-t-il.

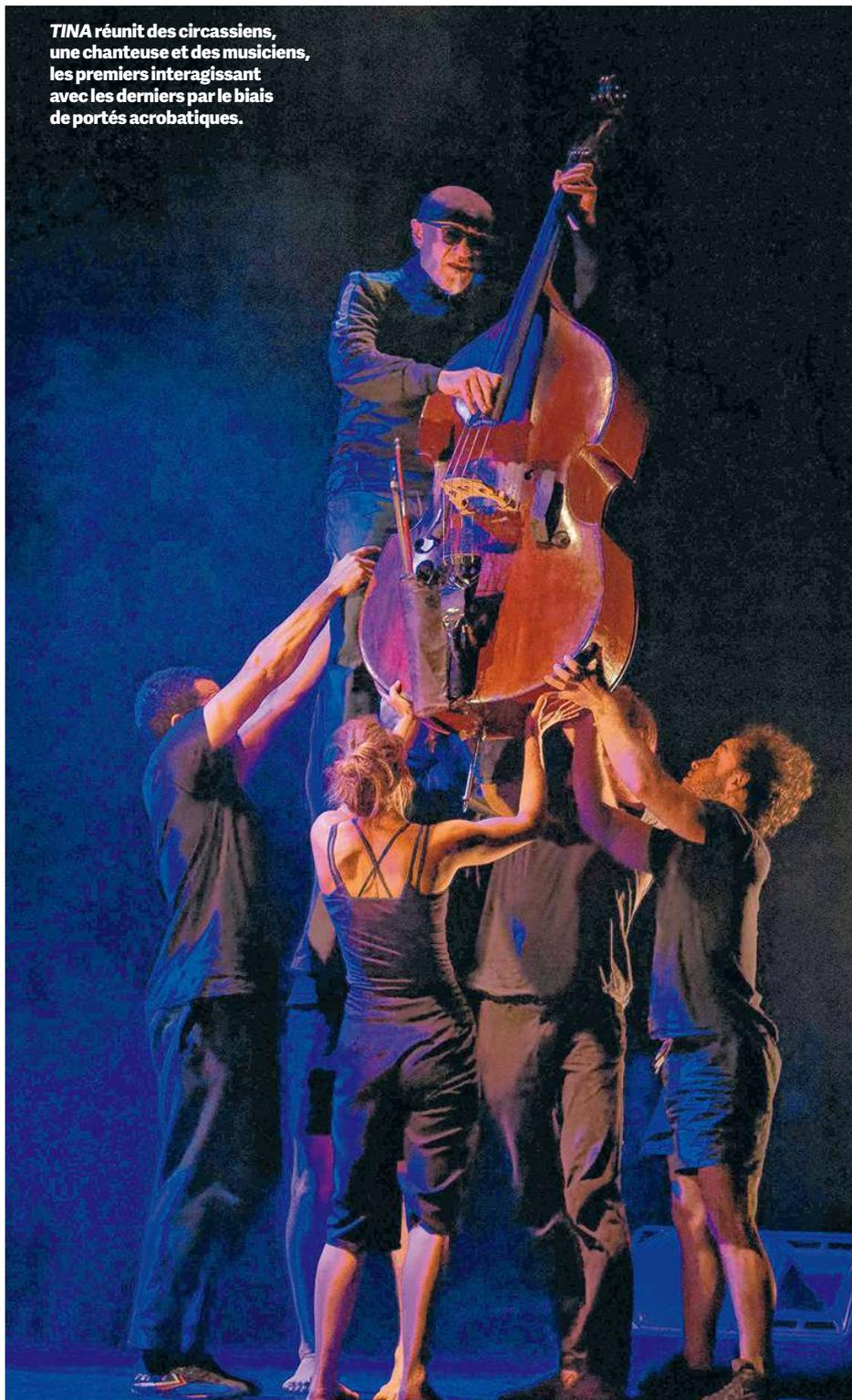
Philosophe, il ne sera donc pas, préférant suivre les voies de traverse qui l'ont mené vers le théâtre, sa passion initiale. Mais la philosophie reste présente. Son premier spectacle en solo, *Holzwege*, emprunte son titre à... Heidegger et ses *Chemins qui ne mènent nulle part*, ces sentiers forestiers qui finissent engoutés par la végétation, en impasses.

Après avoir collaboré avec Yves Hunstad et Eve Bonfanti (« *Holzwege* était une mauvaise copie de leur *Tragédie comique*, que j'ai vue douze fois. Quand j'ai découvert ce spectacle, j'étais comme fou. Je me disais : qu'est-ce que c'est que cet ovni ? »), il plaque tout pour recommencer à zéro, en France, en théâtre de rue. Plus tard, alors qu'il déclare à l'époque « ne pas aimer le cirque », il s'allie pendant plusieurs années à la compagnie circassienne Vent d'autan. En 2008, il rentre en Belgique, achète un chapiteau permanent et s'installe loin de tout, à la campagne, du côté de Beauraing, en province de Namur.



© FRED LIMBREE BOERMANS

TINA réunit des circassiens, une chanteuse et des musiciens, les premiers interagissant avec les derniers par le biais de portés acrobatiques.



© FRED LIMBREE BOERMANS

DU CORPS, ET BASTA !

Patrick Masset aime collaborer avec des artistes circassiens, mais il avoue qu'avec ceux qui travaillent avec des agrès (comme les balles de jonglage, les trapèzes, les trampolines...), « ça ne marche pas » : « Je préfère ceux qui font du main à main, des portés acrobatiques. Là, c'est du corps, et basta ! » Et même si sa compagnie est subventionnée par un contrat-programme en cirque, il refuse l'étiquette facile de « cirque » pour ses créations, préférant parler de « spectacles pluridisciplinaires ». « La place de la chanteuse est importante », souligne-t-il à propos de *TINA*. Car comme dans *Strach*, *TINA* réunit des circassiens, une chanteuse et des musiciens live, les premiers interagissant avec les derniers par le biais de portés acrobatiques. Dans des élans collectifs symboliquement opposés à la concurrence féroce typique de la loi du marché.

Patrick Masset garde ce principe, mais change d'ambiance : alors que *Strach* se déroulait sous le chant lyrique de la soprano Julie Calbete, *TINA* se la joue jazzy, avec au chant Tamara Geerts (pur hasard, Tamara est le prénom acronyme alternatif, « There Are Many Alternatives Ready and Available »), formée au Jazz Studio à Anvers, le guitariste Laurent Stelleman et le contrebassiste Sal La Rocca. « Le choix du jazz est lié à la capacité des jazzmen/women de récréer les standards, précise Patrick Masset. Ils réinventent sans cesse le possible et luttent contre les "assassins" de Kafka. » Sus aux meurtriers ! 

(1) *TINA* : jusqu'au 29 août au Zomer van Antwerpen, les 9 et 10 août au Royal Festival de Spa, du 22 au 24 septembre à l'Aula Magna à Louvain-la-Neuve.

Fil info

«Tina»: une éblouissante invitation à se mettre en mouvement

Le Royal Festival s'est offert une ouverture magique avec le nouveau spectacle du Théâtre d'un Jour, toujours aussi inclassable et fascinant.



Des circassiens, des musiciens et une homme préhistorique figé... - Fred Limbrée Boermans



Par [Jean-Marie Wynants \(/2094/dpi-auteurs/jean-marie-wynants\)](/2094/dpi-auteurs/jean-marie-wynants)

Chef adjoint au service Culture

Le 11/08/2021 à 18:06

En tout cas, le type sur scène, il reste impassible » rigole un spectateur quelques minutes avant le début de *Tina*, nouveau petit bijou du Théâtre d'un Jour. Et c'est vrai que ce drôle de personnage, aux allures d'homme préhistorique assis devant son feu, n'a pas bougé d'un iota depuis que les spectateurs ont commencé à s'installer. On comprend pourquoi lorsque la Salle des fêtes du Casino de Spa plonge dans le noir pour laisser place à la magie du spectacle.

Autour de l'homme solitaire, de fins troncs d'arbres s'élançant vers le ciel. Une voix s'élève, celle de la chanteuse Tamara Geerts, accompagnée par les excellents Sal La Rocca à la contrebasse et Laurent Stelleman à la guitare. « Everything must change, No One remains the same... ». Tout change, personne ne reste le même... Tout est dans cette superbe chanson de Nina Simone, interprétés d'une voix âpre et chaude tandis que des silhouettes glissent entre les longues perches

entourant l'homme assis.



Tout change et si l'on ne veut pas rester figé à jamais dans la position de nos ancêtres de la préhistoire, il faut nous adapter, nous renouveler, bouger, sortir de nos habitudes. Comme cette chanteuse qui passe le relais vocal à l'un des acrobates... jusqu'à ce qu'on comprenne que tout cela n'est qu'illusion. Tout en finesse, cette histoire de changement se déploie dans une succession de tableaux où la virtuosité circassienne sert constamment le propos sans jamais en faire trop. Sur un blues déglingué à la Tom Waits, un énorme cube apparaît, manipulé par les quatre garçons (Wilko Schultz, David Mupanda, Julius Bitterling, César Mispelon) comme prisonniers de celui-ci. Face à eux, la seule fille de la bande (Marieke Thijssen) apporte un contrepoint, un contrepoids, un contre-pied, escalade les arêtes, trace sa route d'un appui à l'autre, fait basculer le tout et déplace à elle seule cette impressionnante structure. Tout change, tout bouge si on prend le risque d'aller au-delà de nos habitudes.

C'est ce que fait aussi Tamara Geerts se risquant dans des acrobaties de plus en plus complexes, portées par les circassiens, sans jamais cesser de chanter. Même ses deux complices musiciens s'y mettent, servant de point d'appui à la jeune circassienne ou s'envolant dans les airs avec leur instrument, portés par toute l'équipe.

Le mariage parfait du geste et de la musique

Si l'ensemble du spectacle baigne dans une atmosphère de conte mystérieux, il n'y a pas d'histoire à proprement parler dans ce spectacle, sauf celle, racontée par Tamara Geerts et inspirée de Kafka, d'une poupée qui voyage à travers le monde et change avec le temps. Pour le reste, Patrick Masset et son équipe concoctent une suite de scènes visuelles et musicales d'une ineffable beauté. Si les circassiens se livrent à quelques figures au mâât chinois, ces derniers sont remplacés par les troncs effilés. Une hache virevolte dans les airs, des animaux sauvages surgissent à ras du sol, une envolée joyeuse sur les rythmes latinos de *Quizas, Quizas* vient s'insérer dans le blues de Nina Simone, les arbres se balancent doucement dans la

pénombre, les mains, les bras, les genoux des garçons servent de marchepied à leur partenaire féminine s'offrant une balade en lévitation sur les seules mains d'un de ses partenaires allongé sur le sol...

LIRE AUSSI

Festival de Spa: Viens voir les comédiens... (<https://plus.lesoir.be/387647/article/2021-08-03/festival-de-spa-viens-voir-les-comediens>)

Le temps semble suspendu, la précipitation n'est pas de mise dans un tel spectacle où tout s'enchaîne en gestes et en musique, opposant à l'immobilisme de certains, une évolution harmonieuse et nourricière. Comme dans cette séquence magnifique où, sur le *Heroes* de Bowie livré dans une interprétation dépouillée et superbe, tant vocalement qu'instrumentalement, le quintet part du sol pour grandir petit à petit. Un numéro d'acrobatie presque imperceptible tant il est réalisé avec une grâce et une simplicité collant idéalement au thème de la chanson et du spectacle.

Un spectacle qui se termine par une longue séquence tout simplement époustouflante de la performeuse Miyoko Shida construisant patiemment un incroyable mobile géant au départ d'une simple plume. Un moment magique et merveilleux qui résume à lui seul cette réflexion visuelle et musicale sur l'évolution des choses et le fragile équilibre reliant chacun de nos actes.

« Tina » sera présenté du 22 au 24 septembre à l'Atelier Théâtre Jean Vilar à Louvain-la-Neuve, www.atjv.be (<http://www.atjv.be>)

<https://focus.levif.be/culture/arts-scenes/critique-scene-tina-l-alternative/article-normal-1456551.html>

Critique scène: TINA, l'alternative

Pour sa soirée d'ouverture, le Royal Festival de Spa présentait dans la salle des fêtes du Casino TINA, la nouvelle création associant cirque et musique live de Patrick Masset. Un spectacle poétique au fort sous-texte politique

Hasard du calendrier, la création de TINA au Royal Festival de Spa a lieu exactement au moment où le Giec rend un rapport sur les changements climatiques qui tire à nouveau la sonnette d'alarme, mais avec encore plus d'urgence que précédemment : il faut agir, il faut changer, nous n'avons pas le choix. C'est justement de cela que parle, sans trop user de mots, ce nouveau spectacle de Patrick Masset et de son Théâtre d'Un Jour (après le succès international de Strach - a Fear Song). TINA, c'est bien sûr l'acronyme de There Is No Alternative, la célèbre formule imposant le capitalisme et la mondialisation comme seule voie à suivre. Une voie qui mène, on s'en rend compte un peu plus chaque jour, à une sale impasse, avec en perspective un monde de plus en plus invivable.

Renversant le sens de la formule, TINA est ici l'affirmation que, non, il n'y a pas d'alternative, nous devons trouver un autre chemin. Dans cette perspective, Patrick Masset s'appuie aussi sur un extrait de Kafka qui déclare assassins "ceux qui restent dans le rang, qui ne font que répéter" et qui ainsi "assassinent le possible".

Et cette affirmation, TINA en donne une démonstration vivante, en nous plaçant sous les yeux, grâce à la complicité de cinq circassiens (Marieke Thijssen, Wilko Schultz, David Mupanda, Julius Bitterling et César Mispelon), d'une chanteuse (l'éblouissante Tamara Geerts) et de deux musiciens (le guitariste Laurent Stelleman et le contrebassiste Sal La Rocca), les preuves que, oui, on peut réinventer, trouver d'autres façons et que, oui, mille possibles s'ouvrent à nous.

Oui, des bras peuvent se transformer en escalier et des mains en sol éphémère. Oui, on peut assurer un solo de contrebasse avec une acrobate sur les épaules ou en étant porté et déplacé. Oui, on peut transformer des classiques du rock (Exit Music de Radiohead, Heroes de Bowie...) en gardant la vibration de l'original. Oui, on peut s'envoler en chantant. Oui, même une poupée peut changer, métamorphosée par ses voyages.

Tout cela dans une scénographie dépouillée qui invite troncs d'arbres, vent, orage et feu de bois (on n'a pas vraiment compris, ceci dit, la fonction de la marionnette assise devant les flammes). Et avant un final avec une invitée spéciale dont la performance souligne la fragilité des choses, une simple plume suffisant à tout faire s'écrouler.

Focus LeVif du 11 août 2021

Écrit par Estelle Spoto

© Photo - Fred Limbree Boermans



La gazette des festivals Théâtre, Danse, Musique, Cinéma, Arts plastiques, Livres, Culture

[A PROPOS](#) | [ABOUT US](#)
[CONTACT](#)

- [CRITIQUES](#)
- [FORUM](#)
- [REPORTAGES](#)
- [FESTIVALS](#)
- [ARCHIVES](#)

[Circa](#) [Reportages](#) [Cirque](#)

CIRCa : le cirque contemporain riche de sa diversité

Par [Mathieu Dochtermann](#)

3 novembre 2021



“TINA” – cie Théâtre d’un jour © Frédéric Limbrée Boermans

Comme chaque année, le festival CIRC*a* s’est tenu à Auch. Ce qui est l’une des manifestations de cirque contemporain les plus importantes, par la taille et par la qualité de la programmation, a affiché des taux de remplissage insolents alors même que le ministère publie des chiffres de fréquentation alarmants pour tout le secteur culturel. La preuve que le cirque est une forme dont la modernité n’a pas nuit à son caractère populaire, et qu’il bénéficie d’un public fidèle.

On trouvait dans la programmation de cette édition 2021 quelques grandes formes, très spectaculaires, mais qui ne constituent pas les propositions les plus intéressantes malgré leur caractère très soigné. Au-delà de la question de l’adéquation avec leur époque des grandes scénographies qui remplissent des semi-remorques entières, quelque chose d’essentiel au cirque semble se déliter et se perdre quand la distance scène-salle franchit un seuil critique. Même l’inspiration visuelle grandiose des “Hauts plateaux” de Mathurin Bolze (cie MPTA) n’y résiste pas.

Comme souvent, on compte au rang des spectacles les plus intéressants ceux qui, faisant fi du texte, arrivent à construire des univers entiers et des récits captivants en s’ancrant dans une poésie visuelle, en cherchant leur dramaturgie dans le corps. Il s’agit souvent de spectacles hybrides, à la croisée de plusieurs arts. “080” de Jonathan Guichard (cie H.M.G.) en fait partie : mélange fascinant d’acrobaties au sol, qui empruntent au trampoline, et de formes de pantomime et de mouvements chorégraphiques, il séduit par son univers étrange et inexplicé, sa simplicité et son humour, son traitement très réussi de la lumière et du son. Il en est ainsi également de “TINA” (cie Théâtre d’Un Jour) qui mêle des portés très chorégraphiés à une construction visuelle soignée, et qui met surtout ses circassiens et performers en dialogue avec un trio musical très fort. Le très réussi “Oraison” (cie Rasposo) se signale aussi par un univers singulier et fort : passée l’introduction, on est happé par une atmosphère inquiétante, qui s’impose par la manière très brute de traiter les corps, par des partis pris visuels et sonores faits pour bousculer le spectateur. On a également envie de citer “THE END IS NIGH” (cie la Barque Acide), spectacle absurde et inventif, qui injecte de la joie et de l’énergie dans le constat sombre que tout est foutu... mais peut-être pas perdu ! Dans ce dernier spectacle, l’utilisation très inspirée de grille-pains comme agrès vient rappeler que le cirque a la faculté d’incorporer presque n’importe quoi à son langage, pour le détourner et s’en nourrir ensuite.

Et puis, parfois, au contraire, la rencontre directe et brute d’un artiste, au plus prêt de ce que son corps exprime, dans l’effort et dans la maîtrise, suffit à créer un objet spectaculaire. Dans ce cas, l’intérêt de la proposition tient à peu de choses : la qualité imperceptible de la relation avec le public – qui tient beaucoup à l’entrée en piste et aux regards – et la sincérité de la démarche de l’artiste. Robert n’a pas de paillettes (Arthur Sidoroff) en est un bon exemple, qui se réduirait vite à une pure démonstration de virtuosité sur fil si le circassien ne prenait pas d’abord grand soin de construire un rapport avec les spectateurs, installés en bifrontal. C’est également ce qui sauve “A simple space” (cie Gravity & Other Myths), éblouissant techniquement dans les acrobaties, les portés et le main-à-main, mais qui ne propose pas vraiment de dramaturgie ni d’univers, et ne doit son salut qu’à la grande proximité qu’il construit avec le public.



“Time to tell” – Martin Palisse & David Gauchard © C. Raynaud De Lage

On a aussi, bien entendu, des spectacles qui font une large part au texte, et qui peuvent être également très réussis, à condition que ce dernier soit intelligent, bien construit, poétique, qu’il n’étouffe pas l’expression du corps ni l’énergie qui se déploie sur scène. Ce qui est intéressant, dans cette édition, c’est que la parole est souvent mobilisée non seulement pour établir une fiction, mais pour faire entrer la réalité sur la piste, par le truchement du discours. L’effet produit est intéressant : le corps du circassien ne peut mentir, et brouille par-là même les réflexes critiques face à la proposition, qu’on aurait tendance à accepter plus facilement qu’un discours nu. On est alors face à une porosité entre réalité et fiction qui provoque de beaux vertiges. En la matière, “Rapprochons-nous” (cie Mondiale Générale) va assez loin, en donnant à entendre le moindre son qui échappe à ses deux acrobates en équilibre sur un bastaing : les rôles d’effort sont sûrement authentique, mais quid de la conversation entre les deux artistes ? “VRAI” (cie Sacékripa), on s’en douterait, travaille aussi cette question de l’immixtion de la réalité dans le spectacle : un son capté au micro, un dispositif extrêmement raffiné autour d’une idée très simple, où une partie du spectacle ne peut pas avoir été écrite et est donc “réelle” au sens où elle advient sous les yeux des spectateurs... Est-on face à une performance ? On n’a pas la certitude de ce que cela pourrait “raconter”, mais on sait que cela place dans un état de réceptivité et de présence particuliers, qui fait que l’on en sort comme si on était tiré d’une étrange méditation... Sans jouer de cette confusion fiction/réalité, mais trouvant son point de départ dans un constat très réel, et rappelé sur scène à renforts de données scientifiques, “La CONF” ou comment est on est allé là-bas pour arriver ici ?” (cie La Sensitive) développe un clown habile, d’abord assez pitre et inoffensif, qui ne devient politique et corrosif que graduellement. Le public se retrouve bientôt à rire de ses propres travers, sans pouvoir trop dire comment il en est arrivé là. C’est réussi et vivifiant.

Le paroxysme du dialogue entre spectaculaire et réalité est sans doute atteint quand l'écriture a une dimension autobiographique, et que l'artiste se présente au public comme portant sa propre histoire. Deux des meilleurs spectacles de cette édition, sinon les meilleurs, étaient dans cette veine. "Time to tell" de Martin Palisse et David Gauchard met à l'épreuve le corps du premier, tandis qu'il explique au public comment sa vie et sa pratique artistique doivent composer avec la maladie qui l'atteint, la mucoviscidose. Une proposition brute, courageuse, sincère, qui spectacularise un vécu pour l'offrir à l'empathie du public. Dans ce genre de spectacle, tout tient à la capacité de l'interprète de se mettre à nu, de trouver un endroit de dépouillement où les accents de vérité vont, justement, créer une résonance chez les spectateurs. "MEMM, au mauvais endroit au mauvais moment", d'Alice Barraud, Sky de Sela et Raphaël de Pressigny, qui était peut-être le spectacle le plus touchant du festival, s'inscrit totalement dans cette veine. Alice Barraud, voltigeuse, y raconte la blessure qui a laissé son bras gauche dans un état de "délabrement" qui l'a amenée, au travers de nombreuses opérations et d'une longue rééducation, à trouver de nouveaux moyens de s'exprimer sur piste et sur scène. C'est le récit à la première personne, livré avec beaucoup d'humour, d'une reconstruction physique, artistique et psychique. Le texte est très présent, mais donné avec une justesse qui suscite l'émotion, et il se fond avec fluidité dans d'autres langages quand l'indicible doit trouver d'autres voies pour se livrer. La danse notamment a un rôle déterminant dans l'expression, ce qui sied bien à un spectacle où la musique est produite en direct avec une qualité d'écoute, dans le rythme et dans le placement, qui est suffisamment rare pour être signalée. Un spectacle écrit avec des mots, mais aussi avec le corps et avec le cœur.

En somme, le cirque contemporain prouve encore une fois qu'il n'est pas moins fertile en invention que les autres disciplines du spectacle vivant. Les circassiens cherchent, trouvent souvent, se trompent parfois aussi – c'est le prix à payer pour toujours rester en mouvement, en exploration, en déconstruction. C'est ce qui fait toute la valeur de festivals comme CIRCa.

INFOS

FESTIVAL : [CIRCA](#)

CIRCa festival du cirque actuel

Genre : [Cirque](#)

Lieu : [CIRCa Pôle National des Arts du Cirque - Auch](#)

Dates : du 21 au 30 octobre 2021 ([Auch](#))

A consulter : <https://www.circa.auch.fr/fr/les-spectacles/tous-les-spectacles>

A propos de L'AUTEUR



[Mathieu Dochtermann](#)

Passionné de spectacle vivant, sous toutes ses formes, des théâtres de marionnettes en particulier, du cirque et des arts de la rue également, et du théâtre de comédiens encore,

malgré tout. Critère central d'un bon spectacle: celui qui émeut, qui touche cette corde sensible, au fond de la poitrine; le reste, c'est de l'habillage. Facebook:
<https://www.facebook.com/matdochtermann>

https://toutelaculture.com/spectacles/cirque/tina-theatre-d-1-jour-circa/?fbclid=IwAR0_w4vM9QoUPJxt71UoSmUc_DZ8f6nVsDVzcl6PP75CBvfnDTJ1wYtViOU#.YYkUyyN

BMNZ.facebook



« TINA », une ode au changement en poésie et en finesse

01 novembre 2021 | PAR Mathieu Dochtermann

La compagnie belge *Théâtre d'Un Jour* (Patrick Masset) présentait au *festival CIRCa* son spectacle TINA, pour « there is no alternative », la célèbre phrase de Margaret Thatcher, dont les artistes proposent justement de détourner le propos. Par le corps, par le cirque, par une musique live très soul, il s'agit de célébrer le changement, de trouver la force d'échapper aux routines. Délicat et poétique.



Ça commence par une forêt. Ça ne se finit pas par une forêt. Sous le regard ancestral d'un homme des cavernes (empaillé?), les 5 circassiens du Théâtre d'Un Jour, flanqués d'une performeuse et de trois musiciens d'exception, construisent et déconstruisent leur décor, leurs routines, leurs rapports. Avec

humour et sans un mot – mis à part les paroles des chansons – ils revisitent leur spécialité, les portés, pour tenter de tracer d'autres manières de faire sur scène.

On chemine donc à leurs côtés dans cette recherche. Le tableau initial, qui campe une sorte de forêt stylisée, s'évapore à la faveur du premier noir. Sort un agrès aussi massif qu'il est intimidant, presque antithétique au tableau précédent, cube d'acier poussé et tiré par les circassiens, qui se prête à beaucoup de jeux successifs – équilibres, suspensions, occupation par une colonne à trois – enchaînés les uns à la suite des autres à une cadence soutenue. Et il disparaît aussitôt : décidément, ici, tout est impermanent.

D'essai en tâtonnement, la chanteuse puis les musiciens sont intégrés au jeu corporel, portés de toutes les façons possibles. La qualité de relation entre les circassiens évolue également : on va vers plus de lenteur, plus d'attention, moins de spectaculaire. Aux moments qui chorégraphient les corps répondent des tableaux plus proches de la pantomime – le plus explicite étant sans doute la scène du couple assis sur un banc, qui s'empêche d'abord de bouger pour ensuite trouver une façon nouvelle et dynamique de cohabiter.

Parce que le spectacle n'est pas explicatif, parce qu'il crée des images énigmatiques auxquelles il laisse le temps de persister, parce qu'il s'habille d'un accompagnement musical qui est plus qu'un accompagnement et qui est plus que réussi, il finit par atteindre un endroit de poésie. Le propos n'est qu'un filigrane en toile de fond, ce qui compte est la grâce des corps dans l'espace, qui flottent au gré des notes distillées par les musiciens. Sur la scène globalement sombre, la lumière découpe délicatement les contours des interprètes. Si c'est un poème visuel, c'est un poème qui invite le public à se sentir partie prenante : les interprètes font une partie de leurs entrées par la salle, et la chanteuse dirige très frontalement son chant vers les spectateurs.

Ce n'est pas encore un spectacle parfait, du fait de sa jeunesse, du fait également d'ajustements qui ont dû intervenir dans la distribution. La musique sauve quelques moments un peu faibles en énergie scénique, des explorations un peu trop contemplatives des combinaisons possibles de portés. L'intervention de la performeuse à la fin du spectacle est encore fragile : non pas dans ce qu'elle fait en soi-même, puisqu'elle y réussit très bien, mais dans la continuité de son intervention avec le reste du spectacle – les circassiens reviennent pour la porter, c'est déjà un bon début, mais il y a encore du travail à faire à cet endroit.

Comme le chantait Bowie, et le chante ici Tamara Geerts : « We can be Heroes, just for one day / We can be us, just for one day ». Des héros ordinaires mais admirables, qui ont le courage de se réinventer pour advenir à eux-mêmes. Il suffit d'accepter l'impératif du changement.

Il n'y a pas d'alternative.

On sort de TINA avec le sentiment d'avoir traversé un rêve parfois contemplatif et parfois fiévreux. Même si aucun des procédés utilisés ne renouvelle le genre du cirque contemporain, c'est une proposition intelligente, judicieuse, délicate, une peinture visuelle et sonore plutôt enchantée. Et c'est déjà beaucoup.

Chanteuse: Tamara Geerts

Musiciens: Sal La Rocca, Laurent Stelleman.

Circassiens : Marieke Thijssen, César Mispelon , David Mupanda, Julius Bitterling, Wilko Schütz.

Performer: Marula Eugster

Magie nouvelle : Ralf Nonn

Scénographe : Johan Daenen

Ingénieur son et régie son : Jean-François Lejeune

Créateur lumière et régie lumière : John Cooper

Auteur et metteur en scène : Patrick Masset

Direction technique : en cours

Costumière : Gaëlle Marras

Photographe : Fred Limbrée Boermans